

La “tyrannie” de la mémoire

François Dosse

François Dosse est historien, professeur des universités à Paris 12, enseigne aussi à l'Institut d'Études Politiques de Paris, chercheur associé à l'Institut d'Histoire du Temps Présent et au Centre d'Histoire Culturelle des Sociétés Contemporaines de l'Université Saint-Quentin-en-Yvelines.

We are experiencing today everything related to memory, which is perhaps the sign of a new regime of historicity privileging the present and a symptom of the crisis of the future. While one should maintain a critical regard, that of the historian on the memorial legacy, one must also be careful not to challenge the memorial dimension which has greatly enriched the historical discourse. The problem of the places of memory permits this double movement of appropriation and of critical distance which augurs a new way of writing history, starting from its footprints.

13

KEY WORDS: regime of historicity; places of memory; appropriation; critical distance; footprints.

DES MOTS-CLÉS: régime d'historicité; lieux de mémoire; appropriation; distance critique; traces.

L'engouement actuel pour la mémoire, cette demande pressante répond à une pluralité de raisons dont la conjonction pousse la France à une véritable situation de commémorite aiguë, au point que l'on peut parler avec Pierre Nora de "tyrannie de la mémoire",¹ véritable symptôme de la crise identitaire et de la difficile recomposition du vivre-ensemble à un moment où un certain nombre de repères semblent s'évanouir.

Le véritable séisme qui ébranle le rapport au temps des Français tient à la dissociation récente du couple histoire-mémoire qui a toujours fonctionné, surtout en France, dans une relation en miroir. Depuis les chroniqueurs du moyen-âge, en passant par les historiographes des rois, la volonté de l'Etat-nation de prendre en charge la mémoire nationale s'est constamment affirmée. Le point d'orgue de cette indistinction entre histoire et mémoire a été atteint au moment où la discipline historique s'est professionnalisée au cours de la IIIe République. Ernest Lavisse aura incarné cet âge d'or de l'histoire-mémoire, le moment où le schème national portait tout entier l'entreprise historique et sa fonction identitaire. Ce modèle, fortement contesté par les *Annales* à partir de 1929 ainsi que par toutes les sciences sociales en voie d'émancipation au début du XX^e siècle, va peu à peu régresser, au cours des années soixante-dix, avec la valorisation d'un regard plus critique et pluriel sur le passé.

Outre la perte de la vertu structurante de l'Etat-nation, d'autres mutations sont venues s'ajouter pour faire perdre de sa substance à cette indistinction entre mémoire et histoire. C'est ce qu'Henri Mendras qualifie de "seconde Révolution française",² avec la fin de la France des terroirs, qu'il situe autour de 1965, mais dont les effets culturels différés se manifestent surtout à partir de 1975, accentués par la médiatisation et avec elle, par l'incursion d'autres repères à l'échelle mondiale qui relativisent les traditions locales. Dans le même temps, la crise des eschatologies révolutionnaires vient obscurcir l'horizon d'attente et déconstruit le rôle de passeur accordé au présent, qui n'était conçu auparavant que comme lieu transitoire entre un passé animé par un moteur de l'histoire et un futur prédéterminé. Cette opacification du futur a fortement contribué à brouiller la figure d'un passé au sein duquel on ne peut plus hiérarchiser ce qui relève d'un devenir potentiel et positif. Il en résulte une présentification: "Le présent est devenu la

¹ Pierre Nora, "De l'archive à l'emblème". *Les Lieux de mémoire, Les France*, tome III, vol. 3. Paris: Gallimard, 1993, p. 1012.

² Henri Mendras, *La Fin des paysans*. Paris: Armand Colin, 1967.

catégorie de notre compréhension de nous-mêmes. Mais un présent dilaté".³ L'effondrement du caractère unitaire et linéaire de l'histoire-mémoire portée par l'Etat-nation a suscité depuis les années soixante-dix une profusion de mémoires plurielles affirmant leur singularité et une richesse longtemps contenue à une existence souterraine: "Le passage de la mémoire à l'histoire a fait à chaque groupe l'obligation de redéfinir son identité par la revitalisation de sa propre histoire. Le devoir de mémoire fait de chacun l'historien de soi".⁴ Les années soixante-dix ont ainsi connu une véritable éclosion de récits de vie qui connurent un succès spectaculaire. On se souvient, parmi bien d'autres, de *Mémé Santerre*,⁵ de *Gaston Lucas, serrurier*: "Il s'agissait à présent d'élaguer, d'ordonner et d'explicitier la parole de Gaston Lucas en prenant garde de la trahir"⁶ et du fameux *Cheval d'Orgueil*: "Le présent livre a été écrit en Breton Armoricaïn. Il ne pouvait en être autrement, puisqu'il s'agissait pour moi de recréer une civilisation populaire bretonnante qui n'avait guère de contact avec la civilisation Française".⁷ L'horizon quantitativiste s'efface devant l'authenticité recherchée des voix multiples des individus porteurs d'une mémoire singulière, d'une culture étouffée. La conjoncture de double dévitalisation du cadre de l'Etat jacobin, par une poussée décentralisatrice et par l'affirmation d'un cadre européen de décisions, contribue aussi à une dissociation progressive de l'histoire et de la mémoire. C'est de l'intérieur même de cette fracture, de cette discontinuité, qu'est née une nouvelle conscience historiographique sur la base d'une problématisation possible de la mémoire par l'histoire et de l'histoire par la mémoire.

Les récentes études d'histoire sociale de la mémoire montrent à quel point cette opposition canonique entre histoire et mémoire n'est pas pertinente. Le rapprochement même de ces deux notions rappelle la dimension humaine de la discipline historique. Cette mise en question de la séparation radicale, pratiquée par Maurice Halbwachs, et du recouvrement des deux domaines, pratiquée par l'Etat national, a pour effet un déplacement du regard historique, initié par Georges Duby dans son étude de la fameuse bataille de

3 Pierre Nora, "Comment on écrit l'histoire de France". *Les Lieux de mémoire, Les France*, tome III, vol. 1, 1993, p. 27.

4 Pierre Nora, "Entre histoire et mémoire". *Les Lieux de mémoire*, tome 1, *La République*, op. cit., p. 29.

5 Serge Grafteaux, *Mémé Santerre*. Paris: Delarge, 1975.

6 Adelaïde Blasquez, *Gaston Lucas, serrurier*. Paris: Plon, 1976, p. 262.

7 Pierre-Jaques Hélias, *Cheval d'Orgueil*. Paris: Plon, 1975, p. 548.

Bouvines:⁸ il ne se limite pas à restituer ce qui s'est réellement passé, c'est à dire pas grand chose, en cet illustre Dimanche 27 juillet 1214, mais montre que ce qui constitue cette journée comme événement importe surtout par ses traces: "En dehors d'elles, l'événement n'est rien".⁹ Le souvenir si lointain de Bouvines n'a pu être conservé qu'à partir du moment où il a été entretenu, encadré dans la conscience collective. Les métamorphoses de cette mémoire deviennent donc objet d'histoire au même titre que l'effectivité de l'événement dans ses étroites limites temporelles. L'étude des jeux de la mémoire et de l'oubli des traces dévoile comment "la perception du fait vécu se propage en ondes successives".¹⁰ À travers une investigation systématique de la mémoire collective, Philippe Joutard est aussi précurseur dans ce domaine lorsqu'il se donne pour projet d'examiner les fondements de la rancoeur persistante qui opposait les deux communautés cévenoles. Il constate que ce clivage ne date en fait que de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Auparavant l'historiographie est unanime à réproucher la révolte camisarde. Elle n'a donc pas réussi à effacer les plaies et à ressouder la communauté régionale. Joutard fait alors l'hypothèse, qu'il teste auprès des paysans cévenols, d'une mémoire orale souterraine, et il entreprend la première véritable enquête historico-ethnographique à partir de 1967. Elle établit l'existence d'une tradition orale autour de l'événement traumatique de la révolte camisarde et de sa répression, mémoire refoulée mais enracinée: "Cette étude espère avoir montré qu'une recherche historiographique ne peut être séparée d'un examen des mentalités collectives".¹¹

16

Ce déplacement du regard historien correspond tout à fait au tournant historiographique actuel selon lequel la tradition ne vaut que comme traditionnalité, en tant qu'elle affecte le présent. La distance temporelle n'est plus alors un handicap mais un atout pour une appropriation des diverses stratifications de sens d'événements passés devenus événements "sursignifiés".¹² Cette conception discontinuiste de l'historicité, privilégiant le caractère irréductible de l'événement, conduit à une mise en question de la vision téléologique d'une Raison historique s'accomplissant selon un axe orienté. L'attention à l'événementialisation fait écho à la

8 Georges Duby, *Le Dimanche de Bouvines*. Paris: Gallimard, 1973.

9 *Ibid.*, p. 8.

10 *Ibid.*, p. 14.

11 Philippe Joutard, *La légende des camisards, une sensibilité au passé*. Paris: Gallimard, 1977, p. 356.

12 Paul Ricoeur, "Événement et sens". *Raisons Pratiques*, n. 2, 1991, p. 55.

réflexion développée en Allemagne dans les années vingt par Franz Rosenzweig,¹³ Walter Benjamin et Gershom Sholem, avec leur idée d'un temps de l'aujourd'hui, discontinu, sorti du continuisme progressif et de l'idée de causalité. Ils ont en commun, comme le montre Stéphane Mosès, de passer d'un "temps de la nécessité à un temps des possibles".¹⁴ Le messianisme juif, propre à ces trois auteurs en proie aux déconvenues de l'expérience directe de leur temps, échappe au finalisme pour privilégier les déchirures de l'histoire. Le paradigme esthétique sert ainsi à Walter Benjamin pour définir entre les divers moments du temps, "un lien qui ne soit pas un rapport de causalité".¹⁵ À partir d'une temporalité discontinue le sens se dévoile à partir d'un travail herméneutique fortement tributaire de l'instance du présent qui se trouve en situation prévalente, véritablement constitutif du passé. Ce n'est que dans l'après-coup, dans la trace que l'on peut prétendre ressaisir un sens qui n'est pas un *a-priori*: "Le modèle esthétique de l'histoire remet en question les postulats de base de l'historicisme: continuité du temps historique, causalité régissant l'enchaînement des événements du passé vers le présent et du présent vers l'avenir".¹⁶

Cette approche créationniste de l'histoire implique la remise en cause de la distance instituée par la plupart des traditions historiographiques entre un passé mort et l'historien chargé de l'objectiver. Au contraire, l'histoire est à re-crée et l'historien est le médiateur, le passeur de cette re-créeation. Elle se réalise dans le travail de l'herméneute qui lit le réel comme une écriture dont le sens se déplace au fil du temps en fonction de ses diverses phases d'actualisation. L'objet de l'histoire est alors construction à jamais réouverte par son écriture. L'histoire est donc d'abord événementialité en tant qu'inscription dans un présent qui lui confère une actualité toujours nouvelle car située dans une configuration singulière. Walter Benjamin opposait déjà à l'historicisme la transposition d'un modèle emprunté à la causalité mécanique dans lequel la cause d'un effet est recherchée dans la position d'antériorité immédiate sur la chaîne temporelle. Benjamin opposait à ce modèle scientifique "un modèle herméneutique, tendant vers l'interprétation des événements, c'est-à-dire vers la mise en lumière de leur sens".¹⁷

13 Voir Paul Ricoeur, "La «figure» dans *L'Etoile de la Rédemption*, de Franz Rosenzweig". *Esprit*, 1988; repris dans *Lectures 3*, Le Seuil, 1994, p. 63-81.

14 Mosès, S. *L'ange de l'histoire*. Paris: Le Seuil, 1992, p. 23.

15 *Ibid.*, p. 122.

16 *Ibid.*, p. 126.

17 *Ibid.*, p. 161.

Cette reprise réflexive de l'événement sursignifié est à la base d'une construction narrative constitutive des identités fondatrices comme la prise de la Bastille pour la France ou le débarquement du Mayflower pour les États-Unis. Elle peut aussi devenir, face au mal extrême, une identité négative de la collectivité internationale, comme c'est le cas pour Auschwitz. Ce déplacement de regard qui, sans nier la pertinence du nécessaire moment méthodique, critique, accorde une prévalence à la part interprétative de l'histoire, est défini par Pierre Nora lorsqu'il caractérise le moment historiographique actuel: "La voie est ouverte à une tout autre histoire: non plus les déterminants, mais leurs effets; non plus les actions mémorisées ni même commémorées, mais la trace de ces actions et le jeu de ces commémorations; pas les événements pour eux-mêmes, mais leur construction dans le temps, l'effacement et la résurgence de leurs significations; non le passé tel qu'il s'est passé, mais ses réemplois successifs; pas la tradition, mais la manière dont elle s'est constituée et transmise".¹⁸

Ce qui est en jeu est la prise de conscience par les historiens du statut de second degré de leur discours. Entre histoire et mémoire, le fossé n'en est pas pour autant comblé. On peut éviter l'impasse à laquelle conduit une trop grande séparation, mais aussi le recouvrement des deux notions. À la valeur d'expertise de l'historien et valorisant le statut de la vérité dans sa recherche pour faire pièce aux négationnistes, laissant à la mémoire la fonction de la fidélité, on peut se demander ce que vaudrait une vérité sans fidélité ou une fidélité sans vérité. C'est par la médiation du récit qu'une articulation peut être réalisée entre ces deux dimensions.

À ce titre, la pratique psychanalytique peut être suggestive à l'historien: l'analysant parle et au travers de l'affleurement de l'inconscient dans son dire sous forme de bribes de récits incohérents, de rêves, d'actes manqués... l'objectif est d'aboutir à terme une mise en intrigue intelligible, acceptable et constitutive de son identité personnelle. Le second grand enseignement que l'on peut tirer de la pratique analytique est le caractère blessé de la mémoire dont les mécanismes complexes visent à faire avec et donc à refouler les traumatismes subis et les souvenirs trop douloureux. Ceux-ci sont à la base de diverses pathologies. Deux essais de Freud ont pour objet le traitement du souvenir au plan collectif. Ils mettent en évidence, à une échelle individuelle, le rôle actif de la mémoire, le fait qu'elle engage un travail. La cure analytique contribue à

un "travail du souvenir"¹⁹ qui doit passer au travers des souvenirs-écrans, sources de blocages qui conduisent à ce que Freud qualifie de compulsion de répétition chez le patient condamné à résister en s'attachant à ses symptômes. Le second usage du travail de la mémoire invoqué par Freud est plus connu encore, c'est le "travail du deuil".²⁰ Le deuil n'est pas seulement affliction, mais véritable négociation avec la perte de l'être aimé dans un lent et douloureux travail d'assimilation et de détachement. Ce mouvement de remémoration par le travail du souvenir et de mise à distance par le travail du deuil démontre que la perte et l'oubli sont à l'oeuvre au coeur même de la mémoire pour en éviter les troubles. Ainsi face aux injonctions actuelles selon lesquelles il est un nouvel impératif catégorique qui relève du devoir de mémoire, Ricoeur, s'inspirant de la pratique analytique, oppose une autre approche: "Je suis prudent sur le devoir de mémoire. Mettre à l'impératif la mémoire, c'est le début d'un abus. Je préfère dire le travail de mémoire".²¹

La mémoire pluralisée, fragmentée déborde aujourd'hui de toutes parts le "territoire de l'historien". Outil majeur du lien social, de l'identité individuelle et collective, elle se trouve au coeur d'un réel enjeu et attend souvent de l'historien qu'il en donne, dans l'après-coup, le sens, à la manière du psychanalyste. Longtemps instrument de manipulation, elle peut être réinvestie dans une perspective interprétative ouverte vers le futur, source de réappropriation collective et non simple muséographie coupée du présent. La mémoire supposant la présence de l'absence reste le point de couture essentiel entre passé et présent, de ce difficile dialogue entre le monde des morts et celui des vivants. Science du changement comme le disait Marc Bloch, l'histoire emprunte de plus en plus les chemins obscurs et complexes de la mémoire jusque dans ses modes de cristallisation extrêmes autant idéels que matériels afin de mieux comprendre les processus de transformation, les résurgences et ruptures instauratrices du passé. Bien loin des lectures grillagères qui ne se donnent pour ambition que de combler des cases et de leur chercher des causes, l'histoire sociale de la mémoire reste attentive à toute altération comme source de mouvement dont il faut suivre les effets. Elle a pour objet un absent qui agit, un acte qui ne peut s'attester que s'il fait l'objet de

19 Sigmund Freud, *Erinnern, wiederholen und durcharbeiten* (1914). Dans *De la technique psychanalytique*. Paris: PUF, 1953, p. 105-115.

20 Sigmund Freud, *Trauer und melancholie*. "Deuil et Mélancolie" (1917). Dans *Métapsychologie*. Paris: Gallimard, 1952, p. 189-222.

21 Paul Ricoeur, *Télérama*, 31 décembre 1997.

l'interrogation de son autre: "Bien loin d'être le reliquaire ou la poubelle du passé, elle vit (la mémoire) de croire et des possibles et de les attendre, vigilante, à l'affût".²²

Les travaux se multiplient ainsi sur les zones d'ombre de l'histoire nationale. Lorsque Henry Rouso "s'occupe" du régime de Vichy, ce n'est pas pour répertorier ce qui s'est passé de 1940 à 1944. Son objet historique commence lorsque Vichy n'est plus un régime politique en exercice. Il s'avère comme survivance des fractures qu'il a engendrées dans la conscience nationale. C'est alors qu'il peut évoquer "le futur du passé".²³ Sa périodisation utilise explicitement les catégories psychanalytiques, même si celles-ci sont maniées de manière purement analogique. Au travail de deuil de 1944-1954 suit le temps du refoulement, puis celui du retour du refoulé, avant que la névrose traumatique ne se transforme en phase obsessionnelle. Au trop peu de mémoire sur cette période a soudain succédé une période de trop-plein, au point qu'Henry Rouso ait éprouvé le besoin de publier en 1994 avec Eric Conan, *Vichy, un passé qui ne passe pas*²⁴ qui mettait en garde contre les abus de mémoire. Au-delà de ces retours pathologiques, le contexte est propice à ce recyclage incessant du passé. Il y a d'abord la crise de futur que connaît notre société occidentale qui incite à tout recycler en objet mémoriel. Par ailleurs, le règne de l'instantané que suscitent les moyens technologiques modernes a pour effet un sentiment de perte inexorable qui est combattu par une frénésie compulsive à redonner un présent à ce qui semble lui échapper. Cette réaction, légitime dans son principe, a pourtant un effet pervers, souligné récemment par Henry Rouso: "Cette valorisation empêche un réel apprentissage du passé, de la durée, du temps écoulé, et elle pèse sur notre capacité à envisager l'avenir".²⁵

La juste distance recherchée pour éviter la répétition des attitudes névrotiques est souvent difficile à trouver. Elle exige des passagers du présent que nous sommes, et en premier lieu des historiens, d'assumer et de transmettre la mémoire nationale lorsque se rompt le temps des témoins. C'est le cas pour l'histoire du génocide et pour la période vichyssoise de la France. Or, ce devoir de mémoire rappelle à l'historien sa fonction civique, celle d'une

²² Michel de Certeau, *L'invention du quotidien*, 1- *Arts de faire*. Paris: Folio, 1990, p. 131.

²³ Henry Rouso, *Le syndrome de Vichy*. Paris: Le Seuil, 1987; (Points-Seuil), 1990.

²⁴ Henry Rouso, *Vichy, un passé qui ne passe pas*. Fayard, 1994, (Folio-Histoire), Gallimard, 1996.

²⁵ Henry Rouso, *La hantise du passé*. Textuel, 1998, p. 36.

"sentinelle en faction"²⁶ qui ne produit pas sur les grands traumatismes collectifs du passé "un savoir froid. Il participe à la construction puis à la transmission de la mémoire sociale".²⁷ L'histoire de la mémoire est un impératif et doit bénéficier de tout l'apport critique du métier d'historien si l'on veut éviter les pathologies d'une mémoire trop souvent aveugle, comme ce fût longtemps le cas à propos du régime de Vichy jusque dans les années soixante-dix. La connexion est devenue forte entre histoire et mémoire et sans ce lien l'histoire ne serait qu'exotisme, car pure extériorité, alors que Ricoeur rappelle à quel point le présent est affecté par le passé. À la faveur de ce rapprochement, et comme le précise bien Lucette Valensi, l'historien n'a pas de monopole: "Les modes d'élaboration d'un grand traumatisme et les modes de transmission de la mémoire collective sont multiples".²⁸ A cet égard, Pierre Vidal-Naquet signale d'ailleurs avec humour que l'histoire est trop sérieuse pour être laissée aux historiens, en rappelant que les trois oeuvres qui ont le plus compté pour la connaissance de l'extermination des juifs ne sont pas le fait d'historiens, mais l'oeuvre de Primo Levi (romancier), Raoul Hilberg (politologue) et Claude Lanzmann avec le tournage de *Shoah*.²⁹

Dans les années quatre-vingt, les remontées à la surface des propos des anciens collaborateurs et de leurs jeunes émules négationnistes rappellent l'historien à son devoir de mémoire, au contrat de vérité de la discipline à laquelle il appartient. C'est dans ce cadre que Pierre Vidal-Naquet a joué un rôle décisif dans une contre-offensive des historiens face à ces thèses négationnistes.³⁰ Quant aux rescapés de cette sombre période, ils ressentent l'urgence, celle de témoigner, de livrer leur mémoire aux générations futures par tous les moyens mis à leur disposition.

L'histoire de la mémoire est particulièrement exposée à la complexité par sa situation centrale, au coeur même de l'interrelation problématique pour toutes les sciences sociales entre l'individuel et le collectif. C'est ce qu'a bien montré Michaël Pollak à propos de la mémoire des déportés revenus des camps d'extermination. Enquêtant auprès de rescapés d'Auschwitz-Birkenau, il

26 Lucette Valensi, "Présence du passé, lenteur de l'histoire". *Annales E.S.C.* (mai-juin 1993), n. 3, p. 498.

27 *Ibid.*, p. 498.

28 *Ibid.*, p. 499.

29 Pierre Vidal-Naquet, "Le défi de la *Shoah* à l'histoire". Dans *Les juifs, la mémoire et le présent*, II. Paris: La Découverte, 1991, p. 223-234.

30 Pierre Vidal-Naquet, *Les assassins de la mémoire*. Paris: La Découverte, 1987.

fait la démonstration que le silence n'est pas l'oubli. Le sentiment enfoui de culpabilité est au coeur du syndrome des survivants, pris entre la rage de transmettre et l'impuissance de communiquer.³¹ D'où la fonction de ceux qui vont encadrer ces mémoires. Ils ont pour tâche de ressaisir les limites fluctuantes entre les possibles du dit et du non-dit, et de faciliter ainsi le travail de deuil des individus. Les mémoires collectives comme les mémoires individuelles sont sujettes à de multiples contradictions, tensions et reconstructions. C'est ainsi que "le silence sur soi —différent de l'oubli— peut même être une condition nécessaire de la communication".³²

La mise en intrigue peut se mettre au service de la mémoire-répétition sous les formes ritualisées des commémorations. L'enjeu de celles-ci tient à la dialectique de l'absence rendue présente par une scénographie, une théâtralisation et une esthétisation du récit. Le rite permet d'entretenir la mémoire en réactivant la part créative de l'événement fondateur d'identité collective. Cette fonction du rite comme nécessaire coupure, repère dans l'écoulement indifférencié du temps, a été bien perçue par Saint-Exupéry: "Qu'est-ce qu'un rite?, dit le petit prince. C'est aussi quelque chose de trop oublié, dit le renard. C'est ce qui fait qu'un jour est différent des autres jours, une heure, des autres heures".³³ Le rite est un marqueur d'identité par sa capacité de structuration de la mémoire, dont il représente la cristallisation par couches successives, sédimentées. La mémoire collective ne se situe pourtant pas exclusivement sur l'axe de la remémoration, car la médiation même du récit la porte du côté de la créativité et contribue à forger une nécessaire reconstruction, au sens que Jean-Marc Ferry attribue au registre restructuratif du discours.³⁴

L'équilibre est difficile à trouver entre d'une part le ressassement du même, de l'identique, qui peut représenter une fermeture à l'autre, et d'autre part l'attitude de fuite vis-à-vis du passé, du legs mémoriel transmis, à la manière de Nietzsche: "Il est possible de vivre, et même de vivre heureux, presque sans aucune mémoire, comme le montre l'animal ; mais il est absolument impossible de vivre sans oublier. Ou bien, pour m'expliquer encore

31 Michaël Pollak, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*. Paris: Métailié, 1990.

32 Michaël Pollak, "Mémoire, oubli, silence". Dans *Une identité blessée*. Paris: Métailié, 1993, p. 38.

33 Antoine de Saint-Exupéry, *Le petit prince*. Paris: Gallimard, (1946), 1988, p. 70.

34 Jean-Marc Ferry, *Les puissances de l'expérience*. Paris: Cerf, 1991.

plus simplement sur mon sujet: il y a un degré d'insomnie, de rumination, de sens historique, au-delà duquel l'être vivant se trouve ébranlé et finalement détruit, qu'il s'agisse d'un individu, d'un peuple ou d'une civilisation".³⁵ Cette attitude a le mérite de rappeler le nécessaire oubli, mais poussée à l'extrême, elle peut être source de pathologies profondes de la mémoire et donc de l'identité. L'oubli peut être conçu dans une perspective constructrice, c'est ce que montre Ernest Renan dans sa communication de 1882 sur "Qu'est-ce qu'une nation?", évoquant un véritable paradoxe de l'identité nationale, plébiscite de tous les jours, à l'intérieur de cette tension entre une adhésion à un patrimoine commun et un oubli des plaies et traumatismes passés: "L'oubli, et je dirai même l'erreur historique, sont un facteur essentiel de la création d'une nation".³⁶ Cet oubli nécessaire rappelle que ce n'est pas au passé de régir le présent mais au contraire à l'action présente d'user du gisement de sens de l'espace d'expérience. C'est la démonstration à laquelle s'est employé Jorge Semprun dans *L'écriture ou la vie* lorsqu'il raconte comment, ancien déporté ayant traversé l'indicible et la mort, il a dû choisir l'oubli temporaire pour continuer à vivre et à créer. Mais l'oubli des événements traumatiques peut aussi avoir pour effet leur retour sous la forme de spectres qui hantent le présent. La mémoire flotte alors dans une zone d'ombre, non assignée, condamnée à l'errance, et peut se manifester de manière dangereuse là où on ne l'attend pas, pouvant être à l'origine de violences apparemment incongrues.

Très préoccupé, de manière très kantienne, d'éviter la démesure et les divers modes de recouvrement qu'elle implique, Ricoeur s'est depuis quatre à cinq ans attaché à réfléchir à la dialectique propre aux rapports entre histoire et mémoire qui constitue un point sensible et parfois obsessionnel de notre fin de siècle, moment bilan des désastres d'un tragique XX^e siècle. C'est cette réflexion qui le conduit à cette somme qu'il livre en septembre 2000 aux lecteurs en général et aux historiens en particulier et qui participe, comme toujours chez lui, à des préoccupations citoyennes qu'il énonce d'emblée à l'ouverture de son dernier ouvrage: "Je reste troublé par l'inquiétant spectacle que donnent le trop de mémoire ici, le trop d'oubli ailleurs, pour ne rien dire de l'influence des commémorations et des abus de mémoire et d'ou-

³⁵ Friedrich Nietzsche, *Considérations inactuelles*, II. Paris: Gallimard, 1874, (Folio-Essais), p. 97.

³⁶ Ernest Renan, "Qu'est-ce qu'une nation?". Conférence faite en Sorbonne le 11 mars 1882. Paris: Presses-Pocket, Agora, 1992, p. 41.

bli. L'idée d'une politique de la juste mémoire est à cet égard un de mes thèmes civiques avoués".³⁷

Ricoeur s'attache à bien distinguer deux ambitions de nature différente: véritable pour l'histoire et de fidélité pour la mémoire, tout en montrant qu'une méfiance trop poussée vis-à-vis des méfaits de la mémoire conduirait à sacraliser la posture historique et à l'inverse un recouvrement de l'histoire par la mémoire ferait l'impasse sur le niveau épistémologique indispensable de l'explication/compréhension. Que serait une vérité sans fidélité ou encore une fidélité sans vérité se demande Ricoeur qui construit en premier lieu une phénoménologie de la mémoire. L'imbrication est inévitable entre histoire et mémoire. Si la mémoire est sujette à des pathologies —des empêchements, des résistances— comme l'a montré Freud, elle est aussi la proie de manipulations, de commandements. Elle peut cependant accéder en certaines circonstances à des moments "heureux", ceux de la reconnaissance. C'est le cas du souvenir involontaire décrit par Proust, mais cela peut être aussi l'objectif d'une mémoire de rappel, d'un travail de mémoire qui s'apparente à ce que Freud a désigné sous le vocable de travail de deuil. Or, ce petit miracle de la reconnaissance que permet la mémoire est par contre inaccessible à l'historien qui ne peut prétendre accéder à ce "petit bonheur" car son mode de connaissance est toujours médié par la trace textuelle qui fait de son savoir un chantier à jamais ouvert et indéfini, sur l'absent.

24

C'est la visée d'une mémoire heureuse, apaisée dont il faut se rapprocher au prix d'un vrai travail de mémoire qui passe par une réarticulation avec la vérité. C'est même à ce niveau, celui de la requête de la véridicité, que la mémoire se spécifie comme grandeur cognitive. Dans la guerre des mémoires que nous traversons et au cours de laquelle une rude concurrence oppose l'histoire à la mémoire, Ricoeur intervient pour dire l'indécidabilité de leurs relations: "La compétition entre la mémoire et l'histoire, entre la fidélité de l'une et la vérité de l'autre, ne peut être tranchée au plan épistémologique".³⁸ Les pathologies collectives de la mémoire peuvent tout aussi bien se manifester par des situations de trop-plein de mémoire, de ressassement dont la "commémorite" et la tendance à patrimonialisation du passé national en France donnent un bel exemple, que par des situations contraires de pas assez de mémoire, comme c'est le cas dans tous les pays totalitaires où

³⁷ Paul Ricoeur, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*. Seuil, 2000, p. 1.

³⁸ *Ibid.*, p. 648.

domine une mémoire manipulée: "Le travail de l'histoire se comprend comme une projection, du plan de l'économie des pulsions au plan du labeur intellectuel, de ce double travail de souvenir et de deuil".³⁹ C'est ainsi que la mémoire est inséparable du travail d'oubli. La mémoire est donc, à l'égal de l'histoire, un mode de sélection dans le passé, une construction intellectuelle et non un flux extérieur à la pensée. Quant à la dette qui guide "le devoir de mémoire": elle est à la croisée de la triade passé-présent-futur: "Ce choc en retour de la visée du futur sur celle du passé est la contrepartie du mouvement inverse d'emprise de la représentation du passé sur celle du futur."⁴⁰ Loin d'être un simple fardeau à porter par les sociétés du présent, la dette peut devenir gisement de sens à condition de ré-ouvrir la pluralité des mémoires du passé et d'explorer l'énorme ressource des possibles non avérés. Ce travail ne peut se réaliser sans dialectisation de la mémoire et de l'histoire, en distinguant sous le registre de l'histoire-critique la mémoire pathologique qui agit comme compulsion de répétition et la mémoire vive dans une perspective reconstructive: "C'est en délivrant, par le moyen de l'histoire, les promesses non tenues, voire empêchées et refoulées par le cours ultérieur de l'histoire, qu'un peuple, une nation, une entité culturelle, peuvent accéder à une conception ouverte et vivante de leurs traditions".⁴¹ Ainsi le deuil des visions téléologiques peut devenir une chance pour revisiter à partir du passé les multiples possibles du présent afin de penser le monde de demain.

39 Paul Ricoeur, "Entre mémoire et histoire". *Projet* (1996), n. 248, p. 11.

40 Paul Ricoeur, "La marque du passé". *Revue de métaphysique et de morale* (mars 1998), n. 1, p. 25.

41 *Ibid.*, p. 30-31.